

depuis la grande époque des Bossuet, des Massillon et des Bourdaloue. Les grandes dignités, les premières distinctions attendaient le jeune orateur ; c'est alors qu'il accomplit un nouveau sacrifice, il renonça à toutes ces promesses d'un brillant avenir dans le clergé séculier, pour aller courber son front glorieux sous le froc et sous la règle austère des Dominicains. Il se soumettait ainsi volontairement à deux grandes épreuves que le monde n'exigeait pas de lui pour se rendre à ses puissants appels. Il embrassait cette vie du religieux si rude à la nature : coucher sur la dure, jeûner sept mois de l'année, donner la moitié de la nuit à la prière publique au milieu de tous ses travaux et avec son goût infatigable pour l'étude.

Mais de plus il se voyait à la tâche si difficile, si ingrate, et si incertaine de la réhabilitation des Ordres religieux en France.

Tous ses amis tremblèrent pour lui, non qu'ils doutassent de son courage, mais parce qu'ils n'avaient pas la même confiance dans la providence, et dans leur époque pervertie par un siècle de révolutions.

Dans cette nouvelle épreuve, le R. P. Lacordaire réussit autant qu'il pouvait être donné à un élu de Dieu de réussir. Les populations, la jeunesse, étonnées un instant par la robe blanche et la tête rasée du Dominicain, se précipitèrent de nouveau vers lui et saluèrent tous ses efforts et toutes ses espérances de leurs acclamations et de leurs vœux.

Dix ans entiers, le R. P. Lacordaire montra, dans toutes les grandes chaires de France, l'habit des enfants de St. Dominique, et, qui plus est, donna le témoignage de tout ce que son talent avait conquis de force, d'ampleur, de méthode et de puissance dans les travaux soutenus de sa vie nouvelle et dans sa solitude volontaire. Et enfin, lorsque son nom était le plus célèbre et que la durée de ses travaux ajoutait tous les jours un nouvel éclat à la renommée, une nouvelle force à son influence, convaincu par son ministère, quelque fructueux qu'il fut, qu'il y avait peut-être quelque chose de plus précieux que d'éclairer et de ramener la jeunesse, c'était de la former, de la préserver et de la préparer dès les premières années, il abandonna tout, les grandes prédications des villes célèbres, les grandes conférences de la chaire de Notre-Dame de Paris, et il alla s'enfermer, non dans quelque grand collège de la capitale, mais dans le collège d'un village située à 200 lieues de Paris, d'une importance secondaire sans doute, mais où il savait que son Ordre avait un grand bien à faire et qui du reste se trouvait sur cette terre consacrée, et bénie par les travaux immortels de son père St. Dominique.

C'était le collège de Sorèze ! et c'est là qu'après cette vie de sacrifices, de renoncements, de dévouements continuels, il a couronné sa vie dans le plus beau, le plus pur, le plus excellent des ministères ; l'éducation de la jeunesse. Le plus grand suivant Dieu, quelque opinion, du reste, qu'en ait le monde et qu'en témoigne ordinairement le siècle.

Que pouvons-nous dire maintenant de plus glorieux pour ce grand génie, c'est qu'il a bien vécu. Quoi de plus consolant pour ses amis, ses admirateurs, pour tous ceux que cette mort va plonger dans l'amertume et la désolation, qu'une vie pleine de si belles actions.

Et en effet, combien avons-nous donc besoin de consolation dans un si triste événement. Cette belle parole ne retentira plus, cette doctrine si élevée a cessé de

couler, la source de cette admirable lumière est éteinte cette existence est brisée. Mais ce n'était pas seulement un grand génie, un talent incomparable, c'était un homme d'un grand dévouement et de rares et merveilleux sacrifices ! Combien a-t-il donc pu conquérir une place encore plus glorieuse dans le ciel que sur la terre ! *Pretiosu in conspectu Domini mors sanctorum ejus !*

#### XXVI.—GUÉRISON D'EULALIE BERGEVIN, SŒUR DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, 1860.

Eulalie Bergevin, née à St. Timothée, Diocèse de Montréal, âgée de 21 ans, Sœur de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de Ste. Euphrosine, a été guérie par l'invocation de Notre-Dame-de-Pitié, le 27 octobre 1860, en la manière suivante

Depuis cinq ans elle était sujette à de gros rhumes, qui l'empêchaient de reposer la nuit, et la fatiguaient beaucoup le jour, sans l'arrêter pourtant pour sa classe. Le 25 juillet, étant revenue de la mission de St. Denis, à Montréal, elle fut prise d'une toux opiniâtre, qui, à partir du 1er du mois d'août, ne lui laissait aucun relâche, ni le jour, ni la nuit, malgré les remèdes qu'on lui donna pour essayer de la soulager.

Après les vacances, elle commença à faire la classe au faubourg St. Antoine, mais au bout de trois jours, elle se vit contrainte de prendre du repos, et de suivre le traitement du médecin. Le mal augmenta de plus en plus, elle ressentait de fortes douleurs dans la poitrine, dans le dos, et avait de la peine à respirer, par suite d'un point de côté qui se faisait sentir, tantôt à droite, tantôt à gauche, et parfois à la poitrine. En outre, elle avait souvent mal à la tête. L'appétit qui avait été bon jusqu'alors, vint à lui manquer et dans cet état, non seulement elle expectorait, mais elle vomissait, en quantité considérable, des matières qui par leur nature ne laissaient aucun doute sur la dissolution des poumons. Enfin, elle éprouvait une très grande faiblesse, jusque-là qu'il lui semblait quelquefois qu'elle allait perdre connaissance.

D'après des indices si alarmants, les Sœurs qui visitaient la malade, regardaient sa fin comme très prochaine ; elles lui donnaient à entendre, qu'elle devait se préparer au grand voyage de l'éternité ; et la malade était elle-même dans cette persuasion. Toutefois, elle espérait en la puissance de Notre-Dame-de-Pitié, estimant qu'elle n'avait point encore assez travaillé pour mourir si jeune ; c'est pourquoi, elle priait continuellement cette divine Mère de prolonger ses jours, pour lui fournir le moyen de la faire connaître et aimer. Dans ce dessein, elle prenait de l'huile de la lampe, qui avait brûlé devant la statue miraculeuse, le jour de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, cette année le 16 septembre ; et en faisait fréquemment sur soi des onctions ; elle avalait même quelques gouttes de cette huile, ce qui produisit plusieurs fois les vomissements dont on a parlé.

Elle continua de la sorte, pendant trois semaines, tout en suivant le traitement du médecin : lorsqu'il lui vint à la pensée de faire une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, et de la commencer le jour de la fête de sa vie intérieure, le 19 octobre, qui était un vendredi. Elle la commença en effet ce jour-là : et vers la fin de cette neuvaine, elle se sentait un peu mieux, les